

DERRIÈRE TOI!



UNE NOUVELLE DE
DAMIAN GLASS

Derrière Toi

Le Journal

12 septembre.

Je les ai encore vus.

Je l'ai raconté à Paul.

Il m'a répondu qu'il en avait marre de mes bêtises.

Je n'ai pas insisté.

18 septembre.

Je sais que je risque de me répéter, mais ils sont là près de nous.

Sinon comment expliquer que des objets disparaissent, puis finissent par réapparaître comme par magie ?

Paul m'a dit que c'étaient des défauts de mémoire. Mais, je ne suis pas folle au point d'oublier combien de chaussettes ou de fourchettes nous avons.

Je sais que ce sont eux qui se servent. Même si je finis par retrouver la plupart des objets disparus.

19 Septembre.

Encore ce matin, je me suis cognée le pied sur une porte que je venais de fermer.

Le jour d'avant, ma tête avait heurté une porte de placard que je ne me souvenais pas avoir ouverte.

Paul m'a dit que j'étais comme ma mère.

Mais si elle avait raison finalement ?

22 septembre.

Ce matin, je parlais avec Sylvie, notre voisine de gauche.

Elle me parlait de ses bégonias.

Je n'ai jamais été intéressée par les fleurs et par Sylvie.

Mais je dois avouer qu'ils sont d'une beauté que je ne pouvais soupçonner.

J'ai compris pourquoi quand j'ai vu les feuilles bouger alors qu'il n'y avait aucun vent.

J'ai poussé un cri qui a fait reculer Sylvie.

Elle a regardé tout autour d'elle et m'a demandé ce qu'il se passait.

Je lui ai montré son parterre de fleurs qui ne bougeait plus et je lui ai dit qu'elle trichait pour avoir de si belles fleurs.

Elle s'est vexée et est rentrée chez elle en claquant la porte.

J'ai bien essayé de lui expliquer à travers la porte que je ne parlais pas d'elle directement, mais d'eux qui lui filaient un coup de main.

Elle a mis la musique à fond. Les fenêtres tremblaient.

23 septembre.

Sylvie ne veut plus me parler.

Paul a dit que j'avais qu'à pas l'accuser. Et que de toute façon, je ne l'ai jamais aimée.

Je sais ce que j'ai vu. Et ce n'est pas vrai. Au début, je l'appréciais.

J'attends la tombée de la nuit pour aller voir dans son parterre de fleurs. Je sais qu'il y aura des preuves.

24 septembre.

Je suis allée dans son jardin. La lune n'a pas suffi pour me permettre de trouver ce que je cherchais.

De près, ses bégonias sentent encore plus bon. Ils sont vraiment doués pour cultiver des plantes magnifiques.

J'ai eu l'idée de lui faire des cookies pour qu'elle accepte de me parler à nouveau.

C'était la seule personne qui le faisait en dehors de Paul.

25 septembre.

Je viens de rentrer de la jardinerie. La vendeuse a dû me prendre pour une excentrique quand je lui ai demandé s'il était possible d'acheter une plante presque morte.

Elle m'a vendu un gerbera sans feuille et aux tiges presque sèches. Je l'ai payé trop cher pour ce qu'il est.

J'ai posé le gerbera sur le rebord de la fenêtre qui donne sur le jardin de Sylvie.

Je suis sûre que d'ici quelques jours, il aura repris du poil de la bête sans que j'y sois pour rien.

Les cookies n'ont rien changé.

28 septembre.

La plante est définitivement morte.
Je vais retourner à la jardinerie.
Il faut que je la plante dans la terre cette fois-ci.

28 septembre, début d'après-midi.

La vendeuse était différente.
Heureusement.
Elle m'a vendu un cyprès déjà mort. Je crois.
Il n'a presque plus d'épines.

28 septembre, le soir.

Paul m'a regardée avec désespoir et dégoût quand j'ai
planté l'arbre mort.
Je sais pourquoi je le fais.
J'ai vu, du coin de l'œil, les rideaux bouger chez Sylvie.
Ils verront que j'ai raison.

29 septembre.

Le cyprès est définitivement mort.
Devrais-je acheter une autre plante ?
Paul a arraché le cyprès sous les yeux compatissants de
Sylvie.
J'ai versé une larme. Non pas pour l'arbre. Pour Sylvie.

2 octobre.

Aucun événement particulier depuis plusieurs jours.
Ah si, des ombres dans le coin des portes.

Entraperçues du coin de l'œil et qui disparaissent dès que je tourne la tête.

Rien d'inhabituel, je les vois depuis toute petite.

3 octobre.

Paul m'a félicitée d'avoir abandonné mes excentricités.
S'il savait.

4 octobre.

Paul a dû se changer avant de partir. Il avait une tache de café sur sa veste. Il est persuadé qu'il l'avait laissé dans l'entrée. Je m'en souviens aussi.

Comme une petite fille, il m'a engueulée parce que je déplace tout avec ma folie de ranger et nettoyer.

Il m'a dit que notre maison ressemblait à ces décors de magasins. Parfait, mais invivable.

Ses lunettes ont disparu.

4 octobre, fin d'après-midi.

La plante que j'ai cachée dans le grenier, juste sous le velux, a survécu alors que je ne l'entretiens plus depuis des jours. D'ailleurs, je ne me souviens plus l'avoir mise là.

5 octobre.

J'ai retrouvé les lunettes de Paul dans le tiroir à bordel de l'entrée.

Je suis persuadée de ne pas les avoir déplacées.

Paul m'a interdit de toucher à ses affaires.

6 octobre.

J'ai déplacé la plante dans la chambre sur ma table de nuit. Ça, je m'en souviens.

La terre était sèche.

En montant dans le grenier, j'ai failli tomber à cause du carton qui se trouvait en travers du chemin.

Les affaires de maman.

7 octobre.

Le carton est maintenant au milieu de la table du salon.

Paul m'a dit que je m'étais enfin décidée à me débarrasser des affaires de la folle.

Je me suis assise et j'ai ouvert le carton.

Paul a quitté la pièce en maugréant.

8 octobre.

Je n'ai rien trouvé d'intéressant dans le carton.

De vieilles fiches raturées d'une écriture illisible. Ce sont des fiches pour entretenir ses plantes.

Un livre verrouillé avec un cadenas.

Je n'ai pas la clé.

9 octobre.

J'ai pris un tournevis à Paul.

S'il le sait, il va m'engueuler. Il a horreur que je touche à ses affaires. Déjà parce que soi-disant, je les abîme. Comment pourrais-je faire ça ? Je ne sais même pas à quoi sert la moitié de ses outils.

9 octobre, après le dîner.

J'ai réussi à ouvrir le cadenas. Après m'être plantée deux fois dans la main gauche, le tournevis.

Ma mère disait toujours que pour une droitière, j'étais aussi habile qu'une gauchère. Je me demande si c'est l'œuf ou la poule, du coup.

J'ai dû aller me soigner dans la salle de bain à l'étage.

Un bruit sourd dans le salon m'a fait sursauter.

La photo de nous quatre prise juste avant que Maman ne décède, était tombée sur le manteau de la cheminée.

J'ai relevé le cadre et j'ai vu des traces dans la poussière. Des doigts ou des pieds ?

J'ai cherché mon téléphone pour faire une photo. Il était resté sur le lavabo de la salle de bain. Je suis retournée à l'étage. Le même bruit m'a fait sursauter à nouveau.

La photo était de nouveau couchée. Je l'ai relevée.

Il n'y avait plus de traces.

9 octobre, Paul est couché.

Depuis la photo, rien d'étrange s'est produit. En tout cas, rien que je ne puisse expliquer, je crois.

La chute de Maman m'a rappelé des trucs que j'avais oubliés. Sa vieille bicoque poussiéreuse et qui sentait le renfermé. Son "manoir des étranges", comme elle l'appelait.

Je me suis revue l'écouter me parler de ces choses qui habitent les ombres et qui se nourrissent de nous.

C'est pour ça que j'ai installé des lumières dans tous les coins de la maison. Pas d'ombre où se cacher.

Paul m'a dit que cela allait nous coûter une fortune en électricité et en ampoules.

Il est trop fermé pour comprendre que je ne peux pas faire autrement que de vivre dans la lumière continue pour éviter de voir.

11 octobre.

J'ai terminé tout le ménage de la maison dans un temps record. Je crois que je n'ai jamais été aussi vite.

Depuis deux nuits, je dors comme jamais. J'ai juste changé le lit de place.

J'ai lu dans le journal de Maman qu'il ne fallait pas dormir avec la tête au nord.

Paul m'a dit que le mur de notre chambre donnait sur l'Antarctique, comme s'il ne pouvait pas s'empêcher de montrer qu'il sait tout.

Aucun évènement en particulier. Ah si, la plante de la table de nuit n'a pas aimé le déplacement, elle commence à avoir les feuilles qui noircissent. Je vais la remettre dans le grenier. On verra bien.

12 octobre.

Paul a eu juste le temps de prendre son café pendant que je faisais toute la poussière. Il a râlé parce que j'avais ouvert grand les fenêtres.

Il ne peut pas comprendre mon besoin de chasser la poussière et la lourdeur de la nuit tous les matins.

Encore une idée qui vient de Maman.

J'ai retrouvé dans son journal la phrase qu'elle disait tout le temps : ils n'aiment pas l'air du matin.

C'est pour ça qu'elle gardait ses fenêtres toujours fermées et nous hurlait dessus quand on ouvrait la porte.

J'ai refermé les fenêtres et j'ai inspiré un grand coup.
L'air était frais et léger.

15 octobre.

La plante du grenier a repris ses belles couleurs.

Paul m'a offert une bougie pour notre anniversaire de rencontre. C'est bizarre. Je ne me rappelle pas des feuilles mortes. Plutôt des fleurs qui poussent dans le béton. Paul m'a dit que je confondais avec notre mariage. Sûrement.

Maman disait souvent que j'avais une mauvaise mémoire et que je n'arriverais jamais à me souvenir des rituels qui protégeaient une maison.

Nicolas a eu raison de partir tôt, me laissant seule avec elle.

La plante du grenier est la seule survivante de toutes celles que j'ai achetées.

15 octobre. Paul dort profondément.

Je n'arrive pas à dormir. La maison me semble remplie de bruits que je n'arrive plus à distinguer ou discerner.

J'ai allumé la bougie de Paul. "Derrière Toi". Étrange comme nom.

J'ai trouvé des références dans le journal de maman à certains livres, mais je pense que je ne les trouverai pas dans toutes les librairies du monde.

Maman avait une imagination débordante de ce côté-là. Comme pour les punitions.

18 octobre.

Je n'ai pas dormi depuis 24 heures. Je ne sais pas si ce sont les ronflements de Paul ou les bruits dans la maison.

Je suis sûre de les entendre. J'ai même reconnu le bruit du métal de l'arrosoir sur le robinet de la cuisine.

En me levant, il n'avait pas bougé, ni l'un ni l'autre. Mais il y avait des traces d'eau autour de l'évier.

Paul a vu que je bloquais sur ses gouttes, il a sifflé qu'il m'avait vu me laver les mains quelques secondes plus tôt.

C'est vrai puisque j'avais le torchon dans les mains.

Il fallait que je dorme.

Je voulais profiter de l'après-midi pour faire une sieste, Paul serait parti au padel.

18 octobre, le soir.

On vient de finir de manger.

Paul m'a raconté sa victoire contre son meilleur ami.

Étrange ce besoin d'écraser son seul pote qu'il a.

Et surtout de se vanter de ses exploits avec sa raquette. Jusqu'à encore rigoler de la chute de Simon.

Simon me croirait si je lui disais ce que j'ai vu cet après-midi dans la buanderie. Enfin, je le crois, je ne l'ai vu que deux fois.

18 octobre. Paul ronfle.

J'ai attendu que Paul se couche pour redescendre dans la buanderie. Ses ronflements m'auraient encore une fois empêché de dormir.

Je ne sais pas si je dois raconter ce qu'il s'est passé ici plus tôt dans la journée.

Je ne suis plus trop sûre de ce que j'ai vu après l'avoir raconté à Paul.

19 octobre.

Ce matin, Paul a fait comme si je ne lui avais rien raconté. J'ai fait pareil.

Je lui ai même dit qu'il devrait aller voir le Dr Raven pour ses ronflements, car j'étais très inquiète.

Il m'a remercié de m'inquiéter pour lui et m'a demandé de prendre rendez-vous mercredi prochain.

Il a oublié que ce mercredi, j'ai décidé d'aller voir maman.

Ou alors, je ne lui ai pas dit.

19 octobre, après le petit déjeuner.

Paul est parti sans m'embrasser. Je me suis assise sur les marches de l'escalier face à la porte et je me suis sentie aspirée de l'intérieur. Je l'ai appelé pour me rassurer et Paul m'a confirmé qu'il m'avait bien embrassée. J'ai repris mes activités.

19 octobre, juste avant le dîner.

Je venais de terminer le nettoyage de la salle de bain du bas. Jamais personne n'y va. Si peut-être, les rares amis que nous invitons. On n'invite jamais personne.

Je ne l'avais pas vu, mais maintenant que je sais ce que j'ai vu, je suis sûre qu'il y avait de la boue sur la poignée de la porte.

Quand je suis entrée, je n'ai pas allumé la lumière. Je ne le fais jamais. Paul dit que ça ne sert à rien. La lumière de la chambre d'amis suffit pour ce qu'on y fait.

Comme à chaque fois, j'ai passé un coup d'eau dans la baignoire, histoire de chasser la poussière. Et puis je me suis tournée vers le lavabo pour y faire la même chose. Et c'est là que je l'ai vu.

Paul, bien sûr, n'a rien vu quand il est rentré le soir. Pourtant j'avais fermé la porte et j'avais mis une chaise contre la poignée. Il a secoué la tête quand il a vu mon installation.

N'empêche que je sais ce que j'ai vu.

Le miroir de la salle de bain ne peut pas me mentir.

J'ai bien vu ce qu'il y avait d'écrit dessus.

"Il ne t'a pas embrassé !" avec de la boue.

Quand je suis rentrée alors que Paul sortait, il n'y avait plus rien.

Juste une petite tache de marron derrière le robinet.

Paul m'a dit que je devenais de plus en plus négligée.

Il est parti se coucher.

20 octobre.

J'ai fini de lire tout le journal de maman. Je n'ai pas compris la moitié de ce qu'elle y raconte.

Il y a pas mal de dessins. Certains me disent quelque chose. D'autres, on dirait qu'ils n'ont pas de rapport avec le reste du carnet. Des pages ont été arrachées et elle y fait référence dans la marge en disant qu'elle s'est trompée, que ça ne doit pas se passer comme ça. Son écriture est différente quand elle écrit dans la marge. Je ne la reconnais pas, comme quand j'allais la voir avant qu'elle ne parte. En dehors de ça, elle parle beaucoup de la poussière qui les attire et des plantes.

D'ailleurs, j'ai trouvé la fiche de la plante du grenier. C'est un hellébore noir, leur préféré si j'en crois l'écriture que j'ai pu déchiffrer dans la marge. Celle-là est bien la sienne, mais elle est plus précipitée, plus énervée. Comme si c'était urgent de consigner ce qu'elle constatait.

Paul m'a dit de me débarrasser de tout ça, que ça le mettait mal à l'aise de la voir étalée dans notre salon. J'ai tout déplacé dans la buanderie, je sais qu'il n'y va jamais.

20 octobre, tard dans la nuit.

Avant d'aller me coucher, j'ai voulu retourner lire un passage dans le journal de maman.

Tous les dessins, les croquis, les esquisses qui s'y trouvaient, étaient accrochés au mur. Ils n'étaient pas dans le même ordre que dans le journal. Ça j'en suis sûre. Pour l'instant, je suis incapable de donner une signification à ce nouvel ordre donné. Les dessins ne se suivent pas. Les esquisses ne représentent pas les mêmes choses. Les croquis ne sont pas assez détaillés pour me permettre d'y trouver une logique.

J'en parlerai pas à Paul de ce qui vient de se passer. Je sais qu'il va me répondre que c'est moi qui les ai accrochés et que je ne m'en souviens plus.

Le journal était ouvert sur un passage dont je ne me souviens pas.

J'ai reconnu direct l'écriture. La mienne. Mais ce ne sont pas mes mots. Ce sont ceux de maman. C'est son style, ses tournures illisibles, ses phrases toutes faites sur la nature des choses. Est-ce que j'ai écrit ça ? Ou alors est-ce que c'est maman qui a utilisé ma main ? Paul, qui a imité mon écriture ?

Dans ce passage, “maman-moi” écrit sur une vieille croyance qu’elle a retrouvée au fond du grimoire familial. Je n’ai jamais vu ce livre dont elle ne parlait quasiment jamais.

Apparemment, il s’agit d’une incantation à réaliser pour se débarrasser d’eux. À la fin, elle dit qu’elle va essayer de la faire, mais qu’elle va avoir du mal à trouver tous les ingrédients nécessaires.

21 octobre.

Je me suis réveillée avec le souvenir de cette journée étrange avec maman.

Je devais avoir 12 ou 13 ans, je ne sais plus trop. Elle m’avait réveillé à l’aube, d’abord parce qu’elle disait toujours que c’était le plus beau moment de la journée et parce qu’elle voulait que l’on aille dans un magasin qui se trouvait assez loin.

Après avoir roulé pendant des heures, j’ai mieux compris le “assez loin”. Bref, je me souviens que le magasin n’était pas ouvert quand on est arrivées. Maman est descendue et a consulté les horaires. Elle m’a dit qu’on devait revenir plus tard. On est revenu à la nuit tombée. Le magasin était ouvert.

Pour moi, on y est resté pendant des heures. Très rapidement, maman m’a laissé tomber et s’est perdue dans les rayons. Je me suis retrouvée toute seule. Comme j’en avais l’habitude, je suis restée à l’entrée. Attendant patiemment maman qui devait revenir les bras chargés. Je ne serais pas capable de dire exactement ce qu’il y avait dans les sacs en kraft. Juste que dans certains, j’entendais du verre tinter et dans d’autres des grattements de griffes sur du carton. On est rentrées.

Je ne l'ai jamais vue faire quoi que ce soit avec tout ça. Mais elle a continué à dire qu'ils étaient là, que ça n'avait pas marché, qu'il fallait qu'elle trouve autre chose.

22 octobre.

Cet après-midi, je me suis installée dans la buanderie et j'ai fixé les dessins. C'est en ne les quittant pas des yeux que je l'ai vu.

Maman n'a jamais été douée en dessin. Quand je lui demandais de me dessiner un oiseau ou un mouton, elle me faisait un dessin grossier qui ressemblait toujours à trois ronds empilés les uns sur les autres avec soit un bec, soit un groin, soit un nez, et toujours quatre ou deux pattes en fil de fer. Mais là, les dessins étaient détaillés et presque trop réalistes. Paul, qui adorait dessiner quand il était au lycée, aurait pu me dire si c'est maman qui a fait tout cela.

Les dessins n'avaient aucun rapport les uns avec les autres. Mais ils avaient tous en commun une tache en bas à droite de la feuille. Au début, je pensais que c'était le poignet de maman qui avait fait cette tache, mais plus je la fixais, plus elle prenait une forme qui me rappelait quelque chose. J'ai décroché le dessin le plus près de moi. Les coins se sont déchirés et sont restés collés au mur.

Cette petite tache n'avait rien à voir avec les lignes du poignet de maman. Elle ressemblait aux ombres que j'aperçois du coin de l'œil, celles qui disparaissent dès que j'essaye de les voir. Un détail n'allait pas, elles étaient à l'envers et inversées par rapport à moi.

23 octobre.

Je me suis réveillée en sursaut et je suis descendue en courant à la buanderie. Paul continuait de ronfler, il n'a rien entendu.

Dans mon sommeil, j'ai vu maman dessiner les ombres. Elle utilisait un miroir.

J'ai pris celui de la salle de bain du bas, le rond avec le côté grossissant.

Quand je l'ai placé devant la petite forme en bas à droite, elle s'est mise à ressembler comme deux gouttes d'eau aux ombres des portes. J'ai eu un frisson. C'était la première fois que je pouvais les voir entièrement.

Chacun des dessins avait une ombre différente en bas à droite. Ils étaient donc plusieurs.

Mais pourquoi les avoir dessinés à l'aide d'un miroir ? Elle ne voulait pas que je les voie ?

23 octobre, au petit-déjeuner.

J'ai raconté à Paul ce que j'avais découvert sur les dessins de maman. Il m'a dit que c'était une technique courante dans les années je ne sais plus quoi, j'avoue que je n'ai pas écouté tout ce qu'il me disait, je bâillais et j'espérais que le café allait me tenir éveillée. Il y a juste une phrase qui m'a réveillée à nouveau. Paul m'a dit qu'il existait des livres entièrement écrits à l'envers que l'on ne peut lire qu'avec un miroir précisément.

Je me suis levée d'un coup. J'ai renversé la chaise et j'ai voulu courir dans la buanderie. Je me suis souvenue que Paul était là, il m'aurait suivi et m'aurait pris pour une folle s'il avait vu l'état dans lequel elle est.

23 octobre, après le petit-déjeuner.

Paul est parti en m'embrassant ou pas, je sais plus, mais je n'étais déjà plus avec lui depuis qu'il m'avait parlé de ses livres au miroir.

Dès que la porte s'est refermée, je suis allée dans la salle de bain du bas pour prendre le grand miroir carré.

Au-dessus du lavabo, le message était revenu.

“Il ne t'a toujours pas embrassé !”

Je n'y ai pas prêté attention, je suis retournée dans la buanderie.

J'ai pris le journal de maman et j'ai parcouru toutes les pages une à une. À chaque fois que j'en tournais une, un frisson me parcourait le bras. Je me sentais comme un explorateur sur le point de faire la découverte pour laquelle il avait travaillé toute sa vie.

Quand je suis enfin tombée dessus. J'ai posé doucement le journal de maman sur le plan. Elle était là devant mes yeux avec ses mots qui n'avaient aucun sens, ses phrases dont j'ignorais la portée. La première fois que je l'avais parcouru des yeux, je m'étais dit que maman avait définitivement perdu pied, c'était la dernière entrée du journal. Mais maintenant que j'avais le miroir entre les mains, je savais que maman avait quelque chose à me transmettre que personne ne devait voir.

L'écriture inversée était plus soignée que dans le reste du journal. Les lettres étaient plus carrées, plus appliquées, plus appuyées parfois même. Même les mots étaient différents. Elle utilisait des mots comme “Ma chérie”, “Mon enfant”, “Mon héritage”. Des expressions qu'elle ne m'a jamais dites.

J'avoue que j'avais les larmes aux yeux lorsque je lisais ces petites attentions post-mortem.

Il y avait autre chose qui me troublait dans la page au miroir. Tout au long du journal, et en règle générale, elle traitait les “eux” comme des amis ou des alliés. Sauf que dans

cette page si difficile à déchiffrer, elle doutait pour la première fois de leur bienveillance. Elle utilisait des expressions comme “le prix à payer”, “le retour qu’ils attendent”, “le don de choses qui comptent”, “la méchanceté de leur demande”, “la violence”, “les cris”.

La dernière partie de la page est plus obscure. Maman y parle d’une théorie, sans jamais la nommer ou la donner. On dirait qu’elle a trouvé un moyen de s’en débarrasser. De ce que j’ai compris, c’est lié à un des “eux” qui lui aurait donné la solution pour les faire fuir. Elle raconte qu’elle lui a parlé alors qu’elle était seule sur la fin, que tout le monde l’avait abandonnée. C’est tellement injuste qu’elle ait écrit ça, on y allait presque tous les jours avec Paul. On passait du temps avec elle, mais elle était tellement incohérente que l’on ne restait pas très longtemps.

À part Paul, sur la fin, il pouvait passer des soirées entières avec elle. Il disait qu’il sentait qu’elle n’allait pas tarder à passer de l’autre côté, comme il disait. Alors, il restait avec elle. Elle est partie peu de temps après.

Bref.

Elle dit que ce “eux” lui a parlé d’une façon de se protéger des autres, qu’il n’aime pas vivre parmi eux et qu’il n’aime pas ce qu’ils font aux “grands gens”, et surtout qu’il est amoureux de ma maman parce qu’elle a toujours eu des attentions pour eux toute sa vie et qu’elle ne mérite pas ce que ces “eux” s’apprêtent à lui faire.

Elle n’a pas dû avoir le temps de se protéger, ou elle n’en avait plus l’énergie. C’est la dernière page du journal.

24 octobre.

Au petit-déjeuner, j’ai voulu parler à Paul de ce que j’avais lu la nuit précédente, mais il a parlé le premier et me

disait qu'il avait bien fait d'investir en bourse sur une société qui développait des robots pour les entreprises, que c'était l'avenir et qu'il allait être riche.

Paul ne m'a jamais inclus dans ses ambitions de richesses et ça me va très bien. Chacun son univers ou son jardin secret.

25 octobre.

Au dîner, j'ai essayé d'interroger Paul sur la dernière théorie de Maman. Comme je ne voulais pas qu'il me dise encore que j'allais lui prendre la tête avec les excentricités de Maman, j'ai voulu être plus subtile. Mais je devais ressembler à un éléphant dans un magasin de porcelaine. Il m'a cramé et m'a dit qu'elle ne racontait que des trucs incompréhensibles sur la fin, qu'il ne se souvenait plus, qu'il avait pris le réflexe de ne plus écouter ce qu'elle disait, qu'il rentrait dans sa maison, qu'il s'asseyait sur le fauteuil dos à la fenêtre et attendait que les heures passent. Quand il voyait qu'elle était vraiment fatiguée, il lui proposait de la coucher et s'en allait en fermant la porte à clé de l'extérieur. L'auxiliaire de vie connaissait la cachette sous le pot du bégonia.

C'est étrange que ce soit Paul qui ait passé le plus de temps avec elle sur la fin. Qui aurait pu dire que Paul, cet être qui rationalise tout, allait se prendre d'affection pour elle.

C'est vrai qu'il a fait la même chose avec sa propre mère quelques années avant que Maman devienne dépendante. Pour lui, c'était un juste retour des choses, ils nous ont élevés, nous ont offert tout ce qu'ils pouvaient pour qu'on réussisse, c'est normal que sur la fin, on soit là.

Une obligation filiale finalement.

26 octobre.

Paul m'a carrément traitée de folle, que je finirais comme Maman. Seule et complètement timbrée.

Pourtant, je ne crois pas avoir fait quelque chose de mal. J'ai juste installé les restes de maman dans la buanderie et quelqu'un, ou peut-être moi, a collé les dessins au mur.

D'habitude, il n'y va jamais, mais j'avais oublié de laver son short pour le sport.

Il m'a dit qu'il voulait que je décroche tout ça avant qu'il rentre.

Bien sûr, je l'ai fait, mais j'ai tout déplacé dans le grenier.

Quand je m'y suis installée à côté de l'hellébore, je me suis sentie à ma place. Dans la poussière et la moiteur. L'odeur de la charpente me rappelait le mobilier en pin de ma chambre d'ado. Maman avait gagné un bon d'achat dans un magasin qui venait tout juste d'ouvrir et comme rien de ce qu'elle aurait voulu s'acheter ne correspondait au bon d'achat, elle avait fini par me prendre un ensemble de meubles en pin qui était soldé parce que c'était le dernier.

Je suis redescendue et j'ai pris le fauteuil de la chambre d'amis pour l'installer à côté de la plante sous le velux. J'ai étalé devant moi les dessins, en essayant de respecter l'ordre dans lequel ils ont été accrochés au mur. Je ne suis pas sûre d'y être arrivée.

L'odeur de pin m'a rappelé aussi le jour où Paul et moi avions été chez le croque-mort pour choisir une dernière demeure, comme ils disent. Un cercueil. Paul n'avait pas voulu que l'on prenne celui en chêne, il disait que le pin suffirait très bien et que si maman avait voulu être enterrée plus dignement, elle n'avait qu'à y penser de son vivant au lieu de dépenser et de raconter des conneries. Le vendeur des quatre planches

nous avait regardés bizarrement, je n'ai pas insisté et on est sortis en ayant payé un cercueil en pin pour maman.

26 octobre, après le dîner.

Paul s'est couché tôt. Il était épuisé de son match avec Simon, qu'il a gagné bien sûr. Il s'est mis à ronfler presque immédiatement.

Je me suis levée et je suis allée m'installer dans le fauteuil devant ce qu'il me reste de Maman.

Les dessins n'ont toujours aucun sens, mais je me suis habituée à leur présence. Ils me rassurent et me donnent une sorte de sens que je ne comprends pas encore.

Quand j'ai quitté le "Manoir des étrangères", je me suis installée aussitôt avec Paul. On s'était rencontrés quelques mois plus tôt et on était tombés amoureux presque immédiatement.

Au début, je n'avais pas osé lui parler de maman. Une honte de ce qu'elle avait fait de moi. Puis les années ont passé et j'avais oublié tout ça petit à petit.

Jusqu'au jour où un médecin nous a appelés. Maman était à l'hôpital, elle était tombée devant son perron et hurlait qu'il fallait fermer la porte de sa maison sinon ils allaient tous sortir et s'enfuir. Les ambulanciers avaient dû l'attacher pour la maintenir sur le brancard. Voilà comment maman a fait son retour dans notre vie.

Avant, il n'avait jamais trop posé de questions. De temps en temps, il me demandait si elle me manquait. Je lui répondais que non.

En sortant de l'hôpital, je lui avais dit qu'elle serait mieux en maison de retraite, que l'on serait plus tranquille.

Paul m'avait fait une leçon sur le chemin du retour. Et en claquant la porte derrière moi, il avait convenu qu'elle

resterait chez elle, qu'une auxiliaire de vie lui rendrait visite deux fois dans la journée et que nous y irions chacun notre tour tous les soirs. Point final.

La conversation s'était terminée comme ça et nous n'avions plus jamais parlé de maman. Même quand nous rentrions de nos visites nocturnes, nous n'en parlions pas.

27 Octobre.

J'ai passé la nuit sur le fauteuil. Je me suis légèrement assoupie, mais pas assez pour me reposer. C'est pas grave.

Paul n'a pas remarqué que je n'ai pas dormi avec lui.

On prit le petit déjeuner ensemble comme depuis les 22 ans passés. En silence.

Paul est parti sans m'embrasser. Ou peut-être que si. C'est pas grave.

Je suis remontée dans le grenier et je me suis de nouveau installée dans le fauteuil. Je me suis endormie et j'ai rêvé.

Dans ce rêve, maman m'avait traîné dans un magasin de cuisine. Elle voulait absolument acheter tous les couteaux qu'ils avaient. On était ressortis avec un sac entier de couteaux de toutes tailles. On est arrivées à la maison et elle a commencé à me parler. J'étais incapable de comprendre ce qu'elle disait. Par contre, je voyais très bien les dessins du journal qu'elle avait accrochés sur les murs. Maman avait fait un rituel bizarre au-dessus des couteaux et puis un bruit sourd m'a réveillé.

La coupelle de l'hellébore était fendue. J'avais déjà remarqué qu'elle était ébréchée. Le poids de la plante qui avait bien grandi, a dû la faire lâcher.

Je venais de passer la journée dans le grenier. Endormie sur le fauteuil. Pourtant je ne me sentais pas reposée.

Je suis redescendue. Paul était dans le salon. Il regardait une vidéo sur les performances de la dernière raquette de padel à la mode.

Il ne m'a pas entendu et a sursauté quand je suis entrée dans le salon.

Il ne m'a pas demandé où j'étais et a continué à regarder sa vidéo.

Je ne l'ai pas embrassé pour lui dire bonsoir. Je suis allée dans la cuisine pour préparer le repas. Quand j'ai pris le couteau pour découper les carottes, j'ai vu mon reflet dans la lame. Un frisson m'a parcouru.

Paul et moi avons mangé en silence. Il avait laissé une autre vidéo sur la même raquette. Il ne la regardait pas, mais son attention était entièrement pour elle.

Moi, je revoyais maman faire et refaire son rituel au-dessus des couteaux étalés par terre dans son salon.

Paul est parti se coucher sans me dire bonne nuit.

Je suis montée dans le grenier.

28 octobre.

J'ai très bien dormi. J'ai mal partout à cause du fauteuil qui n'est pas très confortable, mais je me sens reposée.

Je sais que Paul ne s'intéresse plus à ce que je raconte et à ce qu'il m'arrive. Mais j'ai quand même essayé de lui parler de ce que maman avait trouvé avant de partir. L'histoire des couteaux. Même si je sais qu'il ne m'a pas écouté, puisqu'il m'a dit qu'il allait s'arrêter dans son magasin de sport pour acheter la fameuse raquette.

28 octobre, après le dîner.

Paul est rentré avec sa nouvelle trouvaille pour anéantir Simon. Il en a parlé toute la soirée. Je l'ai écouté religieusement. Il peut être passionné et passionnant parfois.

Plus tard dans la soirée, une assiette m'a échappé des mains, elle a glissé au fond de l'évier, traversant l'eau savonneuse. Paul venait de me dire qu'il avait fait des recherches à son travail sur ce que je lui avais dit de la croyance de maman. Il avait trouvé un site qui recensait tout le folklore du Québec. Il m'a tendu des feuilles et m'a dit : « C'est ça ? » Une femme était debout devant des couteaux plantés dans la terre. J'ai souri.

Pour la première fois depuis notre rencontre, je me sentais bien. Paul me croyait et allait me soutenir. Il avait fini par les voir, lui aussi ?

Paul m'a dit que je devrais aller voir le Dr Raven. Il a jeté les papiers sur le comptoir et est parti se coucher.

Je suis retournée dans le grenier sans terminer la vaisselle. Machinalement, j'ai emporté les papiers avec moi. Je n'ai pas lu ce que Paul avait trouvé à sa pause déjeuner. Maman ne croyait pas aux croyances populaires. Elle disait tout le temps que son savoir venait de ces observations et des livres qu'elle avait lus étant jeune, mais qu'elle avait perdu dans les déménagements. J'ai glissé les feuilles dans le journal et je me suis assoupie.

Dans le rêve que je fis, Maman était debout dans son jardin. Elle regardait tous les couteaux qu'elle avait plantés lame vers le haut dans la partie du jardin qui donnait sur la forêt. Elle murmurait des choses, mais je ne pouvais pas entendre ce qu'elle disait. Petit à petit le rêve s'est effacé et j'ai dormi sans aucun autre rêve.

29 Octobre.

Quand je me suis levée, Paul était déjà parti au travail. Pourtant, je me suis réveillée à la même heure que d'habitude.

J'ai déjeuné toute seule dans la cuisine. J'ai fixé le jardin que je voyais à travers les fenêtres de la cuisine. J'ai remarqué qu'elles avaient des taches. J'ai regardé autour de moi. J'ai vu la vaisselle qui trainait dans l'évier. Je me suis remise à fixer le jardin.

Plus tard, en remontant dans le grenier, je me suis arrêtée devant la chambre. Le lit était toujours défait. Il y avait toujours l'odeur de la nuit de Paul. Je sentais son parfum. Soudain, il me manquait. J'avais envie qu'il soit là, que je puisse me blottir dans ses bras. J'avais besoin qu'il soit là. Je ressentais le manque de lui comme la première fois où il m'avait raccompagnée chez maman. Continuant dans le couloir, je suis passée devant la salle de bain du haut, le panier débordait de linge sale.

Je me suis installée dans le grenier et j'ai refermé la trappe.

30 octobre.

Je me suis levée avec une pêche d'enfer. Ça n'a pas duré. Paul était encore une fois parti. Il avait laissé un mot.

“Je ne rentre pas ce soir. Règle tes problèmes et fais-le-moi savoir et peut-être que je rentrerai !”

Je suis montée à l'étage. Son placard était à moitié vide. Il ne mentait pas.

Je suis redescendue en loupant une marche. Je me suis ouvert l'arcade, mais je m'en fichais. J'ai ouvert le placard de l'entrée, les affaires de padel n'y étaient plus. Il était bien parti.

Je suis allée m'asseoir dans la cuisine et j'ai fixé le jardin.

Paul m'avait quitté à cause de maman. Comme juste après notre mariage où il avait rencontré maman pour la première fois. Il était parti chez Simon en hurlant : "comment j'avais pu lui cacher que ma mère avait des problèmes psychologiques". Il était revenu une semaine plus tard en disant qu'il voulait tout savoir. Je lui avais raconté toute mon enfance. Il avait écouté puis avait ajouté que maintenant qu'il savait, on ne devait plus en parler. Et puis maman était revenue ce fameux soir où elle est tombée.

Je suis restée prostrée dans la cuisine jusqu'à midi à peu près. C'est quand Sylvie a claqué la porte de sa voiture que je suis revenue à moi.

Je me suis levée et j'ai pris mes clés de voiture et mon sac à main. En quittant l'allée du garage, j'ai croisé le regard de la voisine. Elle me jugeait. Elle devait déjà être au courant que Paul m'avait quittée.

Je me suis arrêtée sur le parking d'un supermarché où je n'allais jamais. Un Walmart. J'avais roulé sans trop savoir où j'allais. C'est en apercevant le W géant que j'ai machinalement tourné le volant et que je me suis garée.

Quand je suis passée en caisse, la femme derrière moi me regardait de travers, mais je m'en fichais, je savais que je ne la reverrais plus jamais et je savais que je le faisais pour récupérer Paul.

J'ai refermé la porte à clé et j'ai laissé le trousseau dessus pour que personne ne puisse rentrer, je ne voulais pas qu'il me surprenne. J'ai tiré tous les rideaux. Je me suis installée dans le salon en serrant dans mes bras le sac en kraft qui cliquettait. J'ai attendu la nuit.

31 octobre.

Les couteaux sont plantés dans le jardin derrière la maison, dans la partie qui donne sur la forêt.

Je ne crois pas que Sylvie puisse les voir et si jamais elle les voit, je m'en fiche.

Je ne sais pas combien de temps je dois les laisser plantés. Je vais attendre que les bruits cessent et que l'hellébore soit complètement mort.

Ça ne devrait pas prendre trop de temps, j'espère. Paul me manque vraiment beaucoup.

J'ai passé la journée dans le grenier à fixer la plante. J'en ai mal aux yeux. Je vais essayer de dormir dans le salon. Je ne veux plus dormir dans le grenier. L'air doit me rendre malade et je ne veux pas dormir dans le lit sans Paul.

31 octobre, la lune s'est levée.

La nuit est tombée, mais ce n'est pas ça qui m'a réveillée. C'est le bruit dans le jardin. Un bruit métallique.

Est-ce que j'ai pu en attraper un ? C'était donc un piège, les couteaux.

Je suis sortie en courant. Je n'ai rien vu en particulier, la lampe de la terrasse ne fonctionnait plus. J'ai entendu le même bruit qui venait du champ de couteaux. J'ai couru vers eux, convaincue que je tenais la vérité qui ferait revenir Paul.

Je n'ai pas vu sur quoi mon pied a buté, mais j'ai lentement dérivé vers les pointes des couteaux. Je les voyais se rapprocher sans avoir aucun moyen d'y échapper. Et c'est à ce moment précis que je l'ai vu.

Dans toutes les lames des couteaux, il se reflétait. Il me regardait en souriant. Ses yeux suivaient ma chute et ne voulaient rien loucher. Le souvenir de maman qui me parlait dans la cuisine, revint. Elle me disait pourquoi les miroirs

étaient si importants. Elle disait : “Ils sont le seul moyen de les voir !”

Je le voyais toujours qui me fixait et qui me regardait tomber. Je ne saurais pas dire ce qu’il portait. C’étaient ses yeux si perçants qui me fascinaient. Et jusqu’à ce que le noir s’impose, ces yeux ne me quittèrent pas.

La vie m’allait si mal. La mort m’habille maintenant.